

Mort de Jean-Paul II, élection de Benoît XVI

Depuis le décès de Jean-Paul II jusqu'aux premiers actes du pontificat de Benoît XVI, nous avons vécu des moments exceptionnels.

- La ferveur universelle autour de la mort de Jean-Paul II a impressionné le monde entier. Ce n'est rien de dire que la couverture médiatique de ces événements a dépassé la réalité concrète du christianisme en France et en Europe ! Ce retentissement n'était-il dû qu'à la personnalité d'un pape doué d'un charisme fort et qui a fait basculer l'Histoire ? Ou bien l'Eglise n'est-elle pas apparue, même à ceux qui la regardent de loin, comme « le sacrement [c'est-à-dire le signe et l'instrument] de l'unité du genre humain » ?

- Au prix de nombreux sacrifices, beaucoup de fidèles sont allés se recueillir auprès de la dépouille du pontife défunt. Jean-Paul II n'était-il pas allé lui-même à leur rencontre à travers ses nombreuses visites/pèlerinages apostoliques, établissant comme un lien personnel et immédiat avec chacun d'entre eux ? De là le sentiment profond de deuil éprouvé par ces fidèles.

- La querelle franco-française sordide sur l'opportunité de mettre en berne le drapeau tricolore révélait le drame d'un pays où le laïcisme négateur des racines chrétiennes ne réussira qu'à engendrer le fanatisme religieux, pour le coup non chrétien ! Certains chrétiens en France ont pu se demander s'ils n'allaient pas demander l'asile politique à... Cuba, où Fidel Castro avait sans complexe décrété trois jours de deuil national !

- Doyen du Sacré Collège, le cardinal Ratzinger présidait la célébration des funérailles, place Saint-Pierre, le 8 avril. Dans son homélie, il mettait en valeur à quel point Karol Wojtyła a réalisé l'ultime parole de Jésus à Pierre : « Suis-moi » (Jn 21, 19). Par la hauteur et la justesse de son propos, Benoît XVI percevait déjà sous Joseph Ratzinger.

- La vacance du Siège apostolique a fait ressortir une réalité théologique profonde : le pape est le sujet plénier et suprême de l'autorité dans l'Eglise. Quand le Siège est vacant, au niveau de l'Eglise universelle, on ne gère plus que les affaires courantes. Le collège des cardinaux n'est pas lui-même un sujet de pouvoir. En dehors de quelques décisions (comme la détermination du jour des funérailles du pontife défunt), il n'a d'autre vocation, à ce moment, que de préparer le conclave. Se sont ainsi succédées, quotidiennement, des « congrégations générales » au cours desquelles les cardinaux ont dressé un état des lieux. Sans complaisance, semble-t-il, ils ont échangé leurs vues sur la situation de l'Eglise, apprenant en même temps à se connaître les uns les autres.

- Rappelons ici la compétence des cardinaux à élire le Pape. Le Pape n'est pas évêque de Rome parce qu'il est pape, mais il est pape parce qu'il est évêque de Rome. A ce titre, il succède à Pierre dont la chaire à Rome fut sanctifiée par le martyr. Et, parce que Pierre est aussi le Chef du Collège des Apôtres, l'Evêque de Rome est le Chef du Collège des Evêques qui succède au Collège des Apôtres. Les cardinaux, quant à eux, représentent le clergé romain et c'est à ce titre qu'ils élisent l'évêque de Rome. Les cardinaux sont répartis en trois ordres (même s'ils sont, de fait, presque tous évêques) : les évêques suburbicains (autour de la Ville), les prêtres (les « curés » de Rome), les diacres (dévolus aux œuvres de charité). Les cardinaux élisent, c'est-à-dire se mettent en condition de discerner quel est le choix de l'Esprit-Saint.

- L'intérim de la sedisvacance et le conclave ont fasciné le « monde » pour deux raisons. La première, c'est que la longueur du pontificat de Jean-Paul II (26 ans) a rendu ces circonstances rares. La seconde, c'est la loi du silence – si étrange aujourd'hui – à l'égard des media, que les cardinaux se sont imposés lors des congrégations générales et auquel le droit de l'Eglise les oblige pendant le conclave. Le terme même « conclave » signifie l'indépendance par rapport aux lobbies, aux groupes de pressions, aux pouvoirs en place, et notamment, aujourd'hui, par rapport au pouvoir de l'opinion.

- Le cardinal Ratzinger, toujours au titre de sa fonction de doyen du Sacré Collège, a présidé la célébration d'ouverture du conclave le 18 avril. Son homélie était aux antipodes d'un discours électoral à caractère démagogique. Il a dit exactement ce qu'il fallait pour ne pas être élu : « Combien de vents de la doctrine avons-nous connus au cours des dernières décennies, combien de courants idéologiques, combien de modes de la pensée... La petite barque de la pensée de nombreux chrétiens a été souvent ballottée par ces vagues - jetée d'un extrême à l'autre : du marxisme au libéralisme, jusqu'au libertinisme ; du collectivisme à l'individualisme radical ; de l'athéisme à un vague mysticisme religieux; de l'agnosticisme au syncrétisme et ainsi de suite. Chaque jour naissent de nouvelles sectes et se réalise ce que dit saint Paul à propos de l'imposture des hommes, de l'astuce qui tend à les induire en erreur (cf. *Ep* 4, 14). Posséder une foi claire, selon le Credo de l'Eglise, est souvent défini comme du fondamentalisme. Tandis que le relativisme, c'est-à-dire se laisser entraîner "à tout

vent de la doctrine", apparaît comme l'unique attitude à la hauteur de l'époque actuelle. L'on est en train de mettre sur pied une dictature du relativisme qui ne reconnaît rien comme définitif et qui donne comme mesure ultime uniquement son propre ego et ses désirs. »

- Ainsi retrouvait-on les accents du Chemin de Croix dont le cardinal Ratzinger avait composé le texte : « Mais ne devons-nous pas penser également à ce que le Christ doit souffrir dans son Église elle-même ? Combien de fois abusons-nous du Saint-Sacrement de sa présence, dans quel cœur vide et mauvais entre-t-il souvent ! Combien de fois ne célébrons-nous que nous-mêmes, et ne prenons-nous même pas conscience de sa présence ! Combien de fois sa Parole est-elle déformée et galvaudée ! Quel manque de foi dans de très nombreuses théories, combien de paroles creuses ! Que de souillures dans l'Église, et particulièrement parmi ceux qui, dans le sacerdoce, devraient lui appartenir totalement ! Combien d'orgueil et d'autosuffisance ! Que de manques d'attention au sacrement de la réconciliation, où le Christ nous attend pour nous relever de nos chutes ! Tout cela est présent dans sa passion. La trahison des disciples, la réception indigne de son Corps et de son Sang sont certainement les plus grandes souffrances du Rédempteur, celles qui lui transpercent le cœur. Il ne nous reste plus qu'à lui adresser, du plus profond de notre âme, ce cri : *Kyrie, eleison* – Seigneur, sauve-nous (cf. Mt 8, 25). Souvent, Seigneur, ton Église nous semble une barque prête à couler, une barque qui prend l'eau de toute part. Et dans ton champ, nous voyons plus d'ivraie que de bon grain. Les vêtements et le visage si sales de ton Église nous effraient. Mais c'est nous-mêmes qui les salissons ! C'est nous-mêmes qui te trahissons chaque fois, après toutes nos belles paroles et nos beaux gestes. Prends pitié de ton Église [...] Sauve ton Église et sanctifie-la. Sauve-nous tous et sanctifie-nous. »

- Le 19 avril, le cardinal Medina Estévez, protodiacre, annonce l'élection au souverain pontificat du cardinal Joseph Ratzinger. Voici les premiers mots du nouveau Pontife : « Chers frères et chères sœurs, après le grand pape Jean-Paul II, Messieurs les Cardinaux m'ont élu moi, un simple et humble travailleur dans la vigne du Seigneur. Le fait que le Seigneur sache travailler et agir également avec des instruments insuffisants me console et surtout, je me remets à vos prières, dans la joie du Christ ressuscité, confiant en Son aide constante. Nous allons de l'avant, le Seigneur nous aidera et Marie, sa Très Sainte Mère, est de notre côté. Merci. »

- Il s'est donc passé quelque chose d'extraordinaire, une dérogation à l'agir clérical commun, qui consiste le plus souvent à se modeler sur le monde présent, en vérité une sorte de « miracle » : les cardinaux électeurs se sont affranchis du seul magistère qui reste : le magistère médiatique faiseur d'opinion. Ils ont élu le cardinal qui avait la plus mauvaise image de marque ! *Le Panzerkardinal*, le grand Inquisiteur, un ancien des jeunesses hitlériennes, « un homme de fer rompu à l'art de manier toutes les manettes permettant de contrôler l'institution qui veut encadrer la spiritualité de plus d'un milliard d'êtres humains » (Olivier Picard, DNA du 20 avril 2005. Notons qu'il ne s'est trouvé qu'un lecteur pour réagir à ce propos particulièrement sectaire, et ce fut un curé pour... l'approuver !). On ne peut qu'admirer l'audace et la liberté des cardinaux électeurs. Chapeau ! Quand les hommes d'Église s'émancipent du regard que porte sur eux l'opinion, alors, oui, TOUT EST POSSIBLE.

- Un des commentaires les plus avisés de cette élection a été relevé dans la page « Débats et opinions » du Figaro (26 avril). Selon l'essayiste Rolant Hureau, « le conclave a fait le choix de l'intelligence : [...] qu'une Église en pleine crise privilégie d'abord le critère intellectuel marque une forte différence avec l'univers séculier où les chefs d'États qui, sur ce plan-là, arrivent à la cheville du nouveau pape, ne sont pas légion. Ce décalage croissant entre la culture de certains chefs religieux et l'inculture de la plupart des chefs politiques n'est-il pas la raison pour laquelle les premiers conservent une si grande autorité dans un univers de plus en plus séculier ? »

- Que s'est-il passé exactement à l'intérieur de la Chapelle Sixtine, face au Jugement dernier de Michel-Ange ? Ce que l'on sait, c'est la rapidité de l'élection. Le cardinal Lustiger a finement fait observer : « il ne s'est agi ni d'un contrat politique ni d'un plébiscite, plutôt d'une sorte d'évidence paisible » (Le Figaro, 21 avril). Contentons-nous donc de penser que l'élection de Joseph Ratzinger s'est imposée comme « une sorte d'évidence paisible ».

- Un responsable d'une Communauté chrétienne issue de la Réforme ne peut cacher sa déception : « Ce n'est pas le Pape que nous attendions. » Bonne nouvelle : les protestants attendent un Pape !

- Le 24 avril, Benoît XVI célèbre la messe inaugurale de son pontificat : « ! En ce moment, je n'ai pas besoin de présenter un programme de gouvernement. [...] Mon véritable programme de gouvernement est de ne pas faire ma volonté, de ne pas poursuivre mes idées, mais, avec toute l'Église, de me mettre à l'écoute de la parole et de la volonté du Seigneur, et de me laisser guider par lui, de manière que ce soit lui-même qui guide l'Église en cette heure de notre histoire. » Le pape commente simplement « les deux signes qui, sur le plan liturgique, représentent le début du ministère pétrinien » : le pallium, fait en laine d'agneau, est le symbole de « la sainte

inquiétude du Christ doit animer tout pasteur [auquel] il n'est pas indifférent que tant de personnes vivent dans le désert. Et il y a de nombreuses formes de désert. Il y a le désert de la pauvreté, le désert de la faim et de la soif; il y a le désert de l'abandon, de la solitude, de l'amour détruit. Il y a le désert de l'obscurité de Dieu, du vide des âmes sans aucune conscience de leur dignité ni du chemin de l'homme. Les déserts extérieurs se multiplient dans notre monde, parce que les déserts intérieurs sont devenus très grands. C'est pourquoi, les trésors de la terre ne sont plus au service de l'édification du jardin de Dieu, dans lequel tous peuvent vivre, mais sont asservis par les puissances de l'exploitation et de la destruction. L'Église dans son ensemble, et les Pasteurs en son sein, doivent, comme le Christ, se mettre en route, pour conduire les hommes hors du désert, vers le lieu de la vie, [...] vers Celui qui nous donne la vie, la vie en plénitude. » Il est aussi le signe, à l'inverse des « rois [qui] se désignent eux-mêmes comme les pasteurs de leur peuple - image cynique du pouvoir -, [...] le pasteur de tous les hommes, le Dieu vivant, est devenu lui-même un agneau, il s'est mis du côté des agneaux, de ceux qui sont méprisés et tués ». Le deuxième signe est l'anneau du pêcheur : « Aujourd'hui encore, l'Église et les successeurs des Apôtres sont invités à prendre le large sur l'océan de l'histoire et à jeter les filets, pour conquérir les hommes au Christ – à Dieu, au Christ, à la vraie vie. [...] pour le poisson, créé pour l'eau, être sorti de l'eau entraîne la mort. Il est soustrait à son élément vital pour servir de nourriture à l'homme. Mais dans la mission du pêcheur d'hommes, c'est le contraire qui survient. Nous, les hommes, nous vivons aliénés, dans les eaux salées de la souffrance et de la mort; dans un océan d'obscurité, sans lumière. Le filet de l'Évangile nous tire hors des eaux de la mort et nous introduit dans la splendeur de la lumière de Dieu, dans la vraie vie. Il en va ainsi – dans la mission de pêcheur d'hommes, à la suite du Christ, il faut tirer les hommes hors de l'océan salé de toutes les aliénations vers la terre de la vie, vers la lumière de Dieu. » Le Pape achève son homélie en commentant ainsi l'incantation de son prédécesseur : « N'ayez pas peur, au contraire, ouvrez tout grand les portes au Christ ». Le Pape parlait aux forts, aux puissants du monde, qui avaient peur que le Christ les dépossède d'une part de leur pouvoir, s'ils l'avaient laissé entrer et s'ils avaient concédé la liberté à la foi. Oui, il les aurait certainement dépossédés de quelque chose: de la domination de la corruption, du détournement du droit, de l'arbitraire. Mais il ne les aurait nullement dépossédés de ce qui appartient à la liberté de l'homme, à sa dignité, à l'édification d'une société juste. Le Pape parlait en outre à tous les hommes, surtout aux jeunes. En quelque sorte, n'avons-nous pas tous peur – si nous laissons entrer le Christ totalement en nous, si nous nous ouvrons totalement à lui – peur qu'il puisse nous déposséder d'une part de notre vie? N'avons-nous pas peur de renoncer à quelque chose de grand, d'unique, qui rend la vie si belle? Ne risquons-nous pas de nous trouver ensuite dans l'angoisse et privés de liberté? Et encore une fois le Pape voulait dire: Non! Celui qui fait entrer le Christ ne perd rien, rien – absolument rien de ce qui rend la vie libre, belle et grande. Non! Dans cette amitié seulement s'ouvrent tout grand les portes de la vie. Dans cette amitié seulement se dévoilent réellement les grandes potentialités de la condition humaine. Dans cette amitié seulement nous faisons l'expérience de ce qui est beau et de ce qui libère ».

- Le 7 mai, Benoît XVI prend possession de sa chaire d'évêque de Rome dans Basilique Saint-Jean-de-Latran. Voici comment il définit sa mission : « Telle est la tâche de tous les Successeurs de Pierre : être un guide dans la profession de foi en Christ, le Fils du Dieu vivant. La chaire de Pierre est avant tout la Chaire de ce credo. Du haut de cette chaire, l'Evêque de Rome est tenu de répéter constamment : *Dominus Jesus* – Jésus est Seigneur. » On notera ici la référence explicite à la Déclaration de la Congrégation pour la Doctrine de la foi sur l'unicité et l'universalité salvifique de Jésus-Christ et de l'Église, du 6 août 2000. Cette Déclaration, hélas controversée, en censurant un certain nombre d'erreurs, canalisait la recherche théologique sur un point essentiel du patrimoine de la foi. Benoît XVI poursuit : « La Chaire est le symbole de la *potestas docendi*, cette autorité d'enseignement qui est la partie essentielle du mandat de lier et de délier conféré par le Seigneur à Pierre et, après lui, aux Douze. [...] Là où l'Écriture Sainte est détachée de la voix vivante de l'Église, elle tombe en proie aux discussions des experts. [...] La science ne peut pas nous fournir à elle seule une interprétation définitive et faisant autorité ; elle n'est pas en mesure de nous donner, dans l'interprétation, la certitude avec laquelle nous pouvons vivre et pour laquelle nous pouvons également mourir. C'est pourquoi, il y a besoin d'un mandat plus grand, qui ne peut pas naître uniquement des capacités humaines. C'est pourquoi il y a besoin de la voix de l'Église vivante, de cette Église confiée à Pierre et au collège des apôtres jusqu'à la fin de temps. » Ces paroles sont celles d'un chercheur devenu pape, qui repère les limites de la science théologique quand elle n'est pas régulée par le Magistère ecclésiastique et qui a lui-même soumis son œuvre théologique au crible de la même instance interprétative décisive.

- Et maintenant ? Benoît XVI n'entre évidemment dans aucune catégorie réductrice dans laquelle on voudrait l'enfermer. Il n'est ni « conservateur » ni « traditionaliste », Dieu merci, d'ailleurs ! C'est un penseur puissant qui, même lorsqu'il critique des systèmes théologiques erronés, en dégage l'intuition de vérité qu'ils recèlent. S'il a saisi en profondeur l'ambiguïté de la modernité, il n'en récuse pas certains aspects positifs. S'il a accepté

cette charge, à son âge, alors qu'il n'aspirait qu'à se retirer pour achever son œuvre théologique, c'est qu'il doit bien avoir en perspective quelques remèdes appropriés à la crise de l'Eglise. Il surprendra assurément tout le monde. A nous de l'aider en ouvrant nos cœurs et en étant dociles à ses enseignements !

Christian Gouyau, *Pie Pelicane* 156 (Juin 2005)